

Après le scandale, les films

André Roy

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (1991). Après le scandale, les films. *24 images*, (53), 50–52.

après le scandale, les films

par André Roy

Le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, qui a une très bonne réputation auprès de la critique — montréalaise surtout, reçue royalement — n'avait peut-être pas besoin — cinématographiquement parlant — de Serge Gainsbourg ni de son film, *Stan the Flasher*, pour ouvrir sa neuvième édition. Mais Jacques Matte, le directeur, s'est dit qu'il fallait inviter un (prétendu) trouble-fête afin d'ajouter les articles dans les journaux de la métropole et d'attirer un plus grand nombre de spectateurs (la fréquentation a encore augmenté cette année). M. Gainsbourg, qui a trouvé du plus grand snobisme d'aller à Ruanda (comme il le disait lui-

the Flasher, qui a été tourné dans un but évident de provocation, paraît plus pathétique que tragique. Il est difficile d'être touché par ce personnage de scénariste raté, Stan, qui donne des leçons d'anglais à des enfants avec un accent effroyable et qui se trouve à cinquante ans en pleine panne créatrice et sexuelle. Le côté anticonformiste du film — longs plans, citations poétiques, gros mots, etc. — semble relever plus d'un jusqu'au-boutisme que d'une véritable démarche cinématographique. L'intransigeance du réalisateur irrite plus qu'elle n'attire la sympathie parce qu'elle fait la part trop belle à l'habileté et au culot. Ce film sur la haine de soi et des autres ne révèle pas non plus un très grand amour du cinéma.

ET L'HISTOIRE ?

On aurait pu inaugurer la manifestation par un film plus digne du cinéma, comme *Europa, Europa*, d'Agnieszka Holland, qui n'est certes pas un chef-d'œuvre mais une production plutôt intéressante, étonnante même, surtout si l'on se souvient des lourdes et académiques œuvres antérieures de la cinéaste. Cette coproduction franco-polonaise est l'adaptation d'une histoire exceptionnelle, celle de Salomon Perel (vivant actuellement en Israël) durant la dernière guerre mondiale: un garçon juif d'une quinzaine d'années s'est retrouvé dans une école d'élite nazie après avoir connu l'orphelinat soviétique (les komsomols bolchéviques). Tout à sa survie, le jeune Sally ne distingue pas les amis des ennemis, donc ni le bien du mal. Ce n'est pas un salaud ni un opportuniste, mais un innocent qui ne sait pas qu'il doit choisir. À l'exception de deux séquences oniriques pour

ainsi dire inutiles, Holland déroule les événements les uns après les autres d'une façon sèche, refoulant tout lyrisme, jetant un regard tout extérieur sur les péripéties ambiguës de Sally. Est-ce à cause du poids du vécu qui surplombe ce récit, toujours est-il qu'on est ému, qu'on oublie le parfait classicisme de la mise en scène et le confort stylistique adopté par la cinéaste pour décrire — presque avec résignation — les aléas de l'Histoire.

Au moins Holland ne tombe pas dans le grotesque ni dans la caricature comme Michael Verhoeven avec son *Enfant terrible* qui a obtenu — inexplicablement — l'Ours d'argent au dernier Festival de Berlin. Dès les premières paroles tonitruantes lancées par Sonja racontant comment, toute jeune, elle a gagné un prix de dissertation sur sa ville, puis comment plus tard elle a déchaîné les forces conservatrices de cette même ville en voulant raconter la vie de certains notables sous le troisième Reich, on s'attend au pire — qui se confirmera. Avec un brechtisme de pacotille (jeu théâtral, décors sur transparences) et une bonne conscience à faire frémir, le réalisateur projette une série de tableaux où la complaisance rivalise de force avec la démagogie. Le cinéaste, la main lourde et malhabile, souligne tout d'un trait rouge, à l'aide de plans tarabiscotés et laids (contre-plongées et grand angle). Sur le refoulé de l'Histoire, on devra repasser.

DES ADOLESCENTES

Le continent africain était représenté par trois productions intéressantes quoique inégales: *Zan Boko* de G. Kaboré, *Badis* de M. A. Tazi et *Le sixième doigt* de H. Duparc (qui, par la



Claude Berri et Richard Bohringer dans *Stan the Flasher* de Serge Gainsbourg

même), s'est montré, entre deux eaux et la cigarette toujours au bec, plutôt affable: il s'est religieusement soumis, durant toute une journée, au rituel des interviews; sous son masque de cabotin, c'est un homme intelligent et sensible mais un peu trop préoccupé par le scandale; ses propos sur les femmes (inférieures aux hommes, clama-t-il) avaient de quoi ressusciter le MLF — même dans un coin reculé comme Rouyn-Noranda. Quant au film, disons que *Stan*



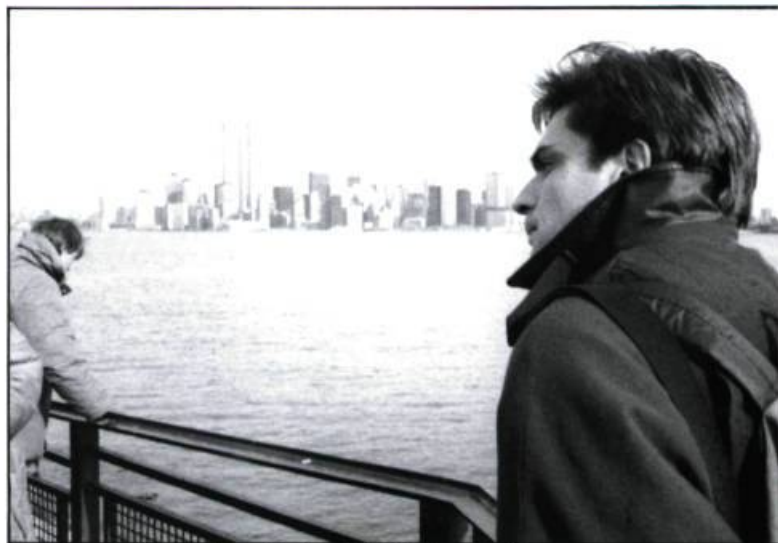
Marco Hofschneider et Julie Delpy dans *Europa, Europa* d'Agnieszka Holland

suite, n'a fait qu'une malheureuse semaine en exclusivité à Montréal). Ont pu être également vus l'excellent Jacques Fansten, *La fracture du myocarde*, et cette œuvre dure et pure comme un diamant, une date importante dans le cinéma soviétique, *Bouge pas, meurs et ressuscite* de Vitali Kanevski (voir la critique de ces deux films dans le précédent numéro de *24 images*). Mais il n'y avait pas que des films d'ailleurs dans ce festival. Jacques Matte et son équipe ont toujours privilégié le cinéma québécois et en ont fait la marque de commerce de leur festival. Ainsi nous gratifient-ils la plupart du temps de premiers, et cette année, entre autres, des deux premiers courts métrages de la série 16/26, signés Marcel Jean et Pierre Mignot, des longs métrages documentaires de Suzanne Guy et Sylvie Van Brabant, des fictions d'Attila Bertalan et Mychel Arsenault.

Après *Le rendez-vous perpétuel*, dense et plutôt énigmatique, Marcel Jean nous offre avec *Vacheries* un film totalement différent du premier, pres-

que un film de vacances (l'action se déroule l'été, à la campagne), clair et fluide. Marcel Jean a des dons évidents pour la comédie et on se dit qu'il pourrait devenir ce qu'on appelle communément un auteur populaire, mais un auteur plein d'intelligence et de finesse. Divisé en deux parties opposées (après la comédie, le drame), le récit commence sur un époustouffant plan à la grue qui sert de flash-back pour nous présenter, en voix off, une adolescente, Claude, aux prises avec des idées de parricide. Les personnages et l'intrigue sont très vite campés grâce à un dialogue drôle et énergique et une direction d'acteurs impeccable. Ce serait une comédie sans conséquences si elle ne basculait pas à la fin dans le drame: la noyade du garçon engagé pour les foins. Le film procure un réel plaisir et ses vingt-six minutes paraissent bien courtes. On en redemande.

La deuxième fiction de la série 16/26, *Les amazones*, est, si je puis dire, un film de femmes signé par un homme, Pierre Mignot. Quatre jeunes filles, qui vivent dans le même appartement, décident de fêter le



Jean-François Pichette dans *New York doré* de Suzanne Guy

départ de l'une d'entre elles, mais avant, elles auront le temps d'échanger idées et sentiments, de rire et de pleurer, de s'égratigner pour mieux s'avouer leur affection. Comme le chat à la fenêtre, nous sommes témoins de leurs confidences et chaque adolescente est à égale portée de notre regard. Elles sont attachantes parce que Pierre Mignot a su se tenir à la

bonne distance (tour de force du réalisateur de filmer tout dans un seul endroit). Ce court métrage nous offre une belle portion de réel des femmes.

REMOUS À NEW YORK

Suzanne Guy présente dans son *New York doré* le portrait de Québécois ayant réussi dans la Grosse Pomme. La perception de la métropole américaine par



Andrea Sadler et Attila Bertalan dans *Une balle dans la tête* d'Attila Bertalan

sept personnes du Québec constitue le propos central de ce documentaire construit paresseusement (pourquoi celui-ci dans sa vie quotidienne, et non celui-là?) qui oublie les règles élémentaires du genre (comme le nom des interviewés au bas de l'écran). De plus, la réalisatrice intercale dans le déroulement des entrevues des séquences fictionnelles superflues avec un comédien en train de filmer la

ville en vidéo (Jean-François Pichette en alter ego évident de la cinéaste); ils allongent un film qui accumulait déjà beaucoup de redondances.

Réfractaire au propos de Sylvie Van Brabant — chamanisme, Terre-Mère, amour universel et *tutti quanti* —, j'aurais dû être hostile à son film, *Le remous*, et même haineusement contre, or j'en suis sorti ravi (dans le sens premier du mot: transporté) tant il m'a paru bouleversant et magnifique. La cinéaste ne fait pas que recueillir les témoignages de trois femmes qui ont réussi à guérir du cancer, elle ne fait pas que s'impliquer personnellement en dévoilant des moments de sa vie privée, elle fait une œuvre, c'est-à-dire qu'elle prend à bras le corps la matière cinématographique pour la soumettre à son dire et qu'elle impose à son documentaire une perception formelle qui va bien au-delà d'un discours intime et factuel. Par un travail intense et riche sur le son et l'image, elle fait de *Remous* une véritable partition musica-

le. Dire que son film est un chant beau et poignant va donc de soi.

Les fictions d'Attila Bertalan et Mychel Arsenault sont pour le moins décevantes. Si Bertalan dans *Une balle dans la tête* montre une guerre fictive dans un pays imaginaire (qui pourrait bien être, à cause des costumes vaguement slaves, un pays de l'Est) et s'il utilise une langue également imaginaire (quelque chose comme un sabir hispano-russe qui oblige le cinéaste à redoubler par l'image la signification des scènes), c'est peut-être parce qu'il n'avait pas grand-chose à dire sur la guerre. Arsenault, quant à lui, tente désespérément de nous intéresser à une histoire fantastique où il mêle la religion, un curé, des démons, une gargouille, un chimiste, de la génétique, et j'en passe. Il n'y a rien à sauver de ce banal film en langue anglaise qui cache mal son absence de profondeur; on ne saura jamais ce que Mychel Arsenault pense de la mort ou des mutations génétiques. Tant pis. ■

9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

MONTRÉAL
5-10 MARS 1991



PEINTURE
SCULPTURE
ARCHITECTURE
DESIGN
MÉTIERS D'ART

PHOTOGRAPHIE
THÉÂTRE
LITTÉRATURE
MUSIQUE
DANSE

Cinémathèque québécoise 335, bd de Maisonneuve est
Goethe-Institut 418, rue Sherbrooke est
Musée des beaux-arts de Montréal 1379, rue Sherbrooke ouest

Renseignements: (514) 845-5233